

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

CHARLES CERISIER

Chronique de statistique coloniale

Journal de la société statistique de Paris, tome 35 (1894), p. 244-247

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1894__35_244_0

© Société de statistique de Paris, 1894, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

III.

CHRONIQUE DE STATISTIQUE COLONIALE.

Dans ma chronique du mois de janvier dernier, je disais que pour obtenir des résultats pratiques en matière coloniale, la nécessité de prompts améliorations dans nos méthodes de statistique coloniale ne faisait plus aucun doute.

Aujourd'hui la question de la colonisation française semble mieux comprise; elle provoque même dans certains milieux un enthousiasme, qui a peut-être besoin, vu la nouveauté et la spécialité du sujet, d'être guidé sinon dirigé; et, s'il est reconnu, peut-être un peu tard, car nous avons perdu beaucoup de temps, que nous devons maintenant mettre en valeur les immenses territoires qui constituent le domaine colonial de la France, il faut au moins que les initiatives capables d'apprécier et d'estimer ce que coûtera et pourra rapporter cette mise en valeur sous toutes les formes, puissent se rendre compte de tous les éléments à leur disposition et des développements dont ces éléments sont susceptibles.

On devrait donc commencer par améliorer les systèmes, car si la statistique est une boussole qui fausse le jugement et vous indique positivement les points faibles comme les points forts, encore faut-il qu'elle-même, dans la brutalité de ses chiffres, sache si ces points faibles ou ces points forts sont les seuls à constituer la vitalité réelle du pays qu'il s'agit d'apprécier.

Il faut, de plus, élargir l'horizon et pouvoir alors établir, en vue de l'unité de direction et de méthode, des comparaisons entre les colonies et savoir quelles sont celles qui, par telle ou telle spécialité, se distinguent dans la lutte agricole, commerciale et industrielle.

Je parle de lutte agricole, commerciale et industrielle, parce qu'à mon avis, en matière coloniale, l'agriculture, le commerce et l'industrie sont les seules bases d'action, c'est-à-dire le véritable fond sur lequel repose la fortune réelle d'un pays. C'est la conséquence naturelle d'une prise de possession ou d'une occupation pacifique ou armée.

Ce sont donc des colons, c'est-à-dire des commerçants, des industriels et des agriculteurs qu'il faut surtout et en grand nombre aux colonies.

Pas d'amateurs. Pas de colonisateurs en chambre.

Quant aux administrateurs et aux centralisateurs, ils ne doivent venir qu'au fur et à mesure des besoins et ne constituer qu'une simple suite de la présence du colon proprement dit.

Si, d'après les derniers documents officiels parus, nous reconnaissons enfin qu'en matière de statistique coloniale, nous avons fait certains progrès, ainsi que nous avons eu d'ailleurs l'occasion de le constater ici, il serait peut-être téméraire de se baser sur les indications fournies actuellement pour apprécier dans chaque colonie les situations locales.

La statistique coloniale, telle qu'elle est constituée à ce jour, malgré ses quelques progrès, ne dit pas encore tout ce qu'elle devrait dire, ni tout ce qu'elle voudrait dire.

Indépendamment d'une base et d'un programme principal, qui se traduit par un chiffre brut, représentant le *Commerce général* sous la rubrique *Importation* et *Exportation*, voici sur quoi repose la répartition statistique du moment au point de vue : *Indications coloniales*.

C'est du moins ce que nous donne l'*Annuaire statistique de la France* et ce que confirme le volume de la statistique coloniale.

1° Population par colonie.

Hommes, femmes, enfants, se divisant en population coloniale, immigrants classés, étrangers de tous pays, fonctionnaires, militaires, habitants permanents ou flottants.

Un chiffre de détail par catégorie. Un chiffre total.

2° Cultures par colonie.

Exploitations rurales. Hectares en culture. Valeur brute des produits. Valeur des propriétés. Bétail divisé en chevaux, mulets, ânes, chameaux, bœufs, moutons, chèvres, porcs, etc., etc.

Superficie cultivée et non cultivée. Détails succincts sur les diverses cultures, etc.

Un chiffre de détail par catégorie. Un chiffre total.

3° Production ou denrées coloniales.

Canne à sucre. Sirops et mélasses. Rhum et tafias. Café. Cacao. Vanille. Tabac. Rocou. Coton.

Pêche de la morue, etc., à part.

Un chiffre de détail par catégorie. Un chiffre total. *Un point, c'est tout*. Entre parenthèse tout cela est résumé en quelques lignes ou plutôt en deux pages.

Eh bien ! j'avoue que pour apprécier effectivement nos territoires coloniaux, ces indications, qui ont la prétention d'être utiles, sont absolument insuffisantes et même dépourvues d'exactitude dans leur concision. Il faudrait des volumes pour expliquer tout ce qui doit être exposé sur ce sujet.

Il faut cependant une certaine dose de patience et s'intéresser réellement aux colonies pour lire ces chiffres muets, en saisir au moins le sens et la portée. Je demande pardon de ma critique aux statisticiens, mes confrères, qui les ont établis.

Je me place donc ici à un tout autre point de vue ; et je prétends que le moment est propice pour mettre la statistique coloniale en mesure de fournir des données positives sur nos colonies, en vue de la vulgarisation de leurs ressources et de leur exploitation productive.

Cela permettra à toutes les initiatives de juger, de se faire une opinion, mais à la condition que la brutalité des chiffres sera agrémentée tout au moins de renseignements précis et de conseils.

Nos colonies contiennent en effet dans leur sein bien d'autres éléments d'activité et de développement que ceux qui constituent actuellement le vieux cliché : *sucre, vanille, café et cacao*.

Mais nous l'ignorons encore aujourd'hui en France comme aux colonies.

Quand de rares initiateurs, quand quelques chercheurs font une découverte, en préconisent les résultats, ont une conception quelconque de ce fait, que de temps il leur faut pour constater une réalisation effective de l'idée ! Comment prouver au grand public, acteur, producteur et consommateur du monde, les avantages d'une affaire restée ou maintenue dans l'ombre par simple ignorance dans ces pays oubliés ?

La statistique coloniale bien complétée peut donner certains résultats dans ce genre de vulgarisation des produits nouveaux et tout en laissant à celle-ci sa connexité avec la statistique de la métropole, elle doit avoir aussi son originalité. Elle doit donc surtout

être mise en harmonie avec les besoins du moment et appropriée à une propagande raisonnée et intéressée, si l'on veut que notre domaine colonial soit connu et estimé à sa valeur.

Faute de bases sur les ressources coloniales diverses de toute nature, on ne juge les pays coloniaux que dans un horizon borné, sur un tableau tronqué, qui porte en exergue : Sucre. Vanille. Café. Cacao.

Hélas ! pour notre époque, ce sont justement ces éléments qui ont fini leur temps. Ils ne constituent plus maintenant que l'accessoire, après avoir été le principal. Les temps ont changé. Le café seul serait encore susceptible de résister, mais à la condition que nos dispositions fiscales sachent le traiter en ami en raison de la concurrence étrangère.

Les pays neufs sont venus amener sur les marchés européens les produits miniers comme le nickel, la bauxite, l'argent, l'or, le charbon même, en même temps que l'ivoire, la ramie, le caoutchouc, etc., etc. Tout cela est venu remplacer les vieux systèmes de nos vieilles colonies, qui n'ont pas voulu apporter en temps utile des modifications à leur organisation sociale et économique et sont, de fait, restées dans le *statu quo*. C'est à peine si on y a essayé de mettre à profit le progrès.

Pendant ce temps l'étranger s'implantait partout sur les terres vierges et nous faisait une concurrence terrible.

C'est l'impression de tout le monde sur ces faits et les chiffres sont là pour le prouver (1).

En 1887, sur 229,584,122 fr. d'exportation :

	Francs.
La France figure pour	73,287,813
Nos colonies pour	11,137,220
L'étranger pour	145,159,089
Total égal.	<u>229,584,122</u>

Sur 221,702,858 fr. d'importation :

	Francs.
La France figure pour	91,176,496
Nos colonies pour	20,897,905
L'étranger pour	109,628,457
Total égal.	<u>221,702,858</u>

D'après un autre exemple provenant d'une des plus récentes statistiques, celle de 1890, la consommation nette des divers pays coloniaux se traduirait ainsi :

	Francs.
Importation de France	64,073,929
Importation des colonies dans les colonies	5,603,566
Importation de l'étranger	124,032,565
Total de l'ensemble	<u>193,710,060</u>

Conclusion : L'étranger profite donc beaucoup plus que nous de nos pays d'outre-mer et cet état de choses doit-il durer ?

C'est à la statistique à nous montrer la voie par une modification à ses systèmes et à nous indiquer où le bât nous blesse. L'occasion est favorable, puisque les questions coloniales sont à l'ordre du jour aujourd'hui.

En résumé, s'il s'agit d'agriculture, la terre coloniale est susceptible de produire bien autre chose que du sucre, par exemple. Il faut surtout qu'elle ait pour objectif, en vue d'échanges permanents avec la métropole, de lui fournir ce que celle-ci ne trouve pas chez elle.

S'il s'agit de commerce, il y a aux colonies mille autres éléments d'activité de toutes espèces et fort peu développés, tout autres que ceux qui figurent en ce moment dans nos tableaux statistiques.

(1) Ces chiffres proviennent de l'*Annuaire statistique de la France* de 1890, où le chiffre de l'importation contient, au total, une erreur d'addition (entre parenthèse).

Enfin, s'il s'agit d'industrie, on ne connaît pas suffisamment dans ses profondeurs le sol colonial, car la science de ce côté n'a pas encore pu dire même son premier mot. L'écho de la découverte, en Indo-Chine, de charbons, nous est parvenu; mais la statistique, j'en suis sûr, ne serait-elle pas, à l'heure qu'il est, impuissante à nous fixer sur les résultats d'un rendement et sur l'avenir de la découverte ?

Donc, la statistique coloniale doit songer à se perfectionner et se mettre au niveau du courant actuel. Son rôle est de contribuer, sous toutes les formes, à la vulgarisation méthodique et raisonnée des ressources coloniales en vue du parti que pourra retirer l'initiative purement individuelle, secondée par la confiance dans l'avenir.

Charles CERISIER.